Document generated on 06/06/2025 8:58 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

LAMONDE, Yvan et Claude LARIN, *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats. Interventions publiques* (Saint-Laurent, Fides, 1998), 665 pages.

Stéphane Kelly

Volume 53, Number 1, Summer 1999

Médecine, santé et sociétés

URI: https://id.erudit.org/iderudit/005490ar
DOI: https://doi.org/10.7202/005490ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Kelly, S. (1999). Review of [LAMONDE, Yvan et Claude LARIN, *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats. Interventions publiques* (Saint-Laurent, Fides, 1998), 665 pages.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *53*(1), 138–140. https://doi.org/10.7202/005490ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LAMONDE, Yvan et Claude LARIN, *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats. Interventions publiques* (Saint-Laurent, Fides, 1998), 665 pages.

L'admiration que Louis-Joseph Papineau vouait à Thomas Jefferson dépassait la simple communauté d'idées. Comme le père fondateur américain, il ne voyait pas l'utilité de publier ses discours. La modestie du chef patriote a toutefois eu une conséquence pour le moins fâcheuse. Pendant trop longtemps, elle a privé le public d'un accès commode à sa pensée. Il faut dire que les éditeurs canadiens prennent rarement la peine de populariser la pensée de nos grands hommes politiques. De fait, il est incongru que le plus grand homme politique canadien-français du XIXe siècle n'ait jamais été l'objet d'une anthologie digne de ce nom. Il y a bien eu, en 1959, la publication d'une petite plaquette par Fernand Ouellet. Mais l'abondance des discours de Papineau est telle que l'échantillon retenu était trop restreint pour donner au lecteur un aperçu valable des idées de l'homme.

L'anthologie que viennent de publier Yvan Lamonde et Claude Larin comble donc un grand vide. Elle rassemble 49 interventions publiques de Papineau. Bien que l'anthologie soit déjà volumineuse, il faut savoir que les éditeurs n'ont pu retenir qu'une fraction des textes existants. Le livre contient d'ailleurs une précieuse bibliographie chronologique de ces interventions, en plus d'une bibliographie des études portant sur l'homme. Enfin, un bref avant-propos trace à grands traits les étapes de sa carrière politique. Celle-ci aurait mérité plus d'espace, afin de mieux expliquer

aux néophytes les événements marquants de cette époque. Lamonde et Larin ont plutôt opté pour une présentation sobre, afin de redonner la parole à un géant politique, tenu au silence pendant plus d'un siècle. D'autant que Papineau explicite souvent les raisons de ses actions. Chacune des interventions publiques est précédée d'un bref texte explicatif et analytique. Outre que cette partie du travail comporte une qualité pédagogique, elle permet aussi de voir comment les éditeurs se situent par rapport à la pensée et à l'action du chef patriote.

Disposant de peu d'espace, je me bornerai à faire quelques commentaires sur le contenu même des discours. Soulignons d'abord que la présentation des interventions publiques, en respectant un ordre chronologique, permet de suivre dans le menu détail l'évolution de la pensée de Papineau. La rupture qui se serait produite, à la fin des années 1820, apparaît très bien. Les éditeurs analysent avec une grande précision sa préférence pour le régime politique anglais jusqu'à la fin des années 1820, puis le tournant américain à partir des années 1830.

S'il y a indéniablement un important élément de rupture, il ne faudrait pas minimiser la persistance d'éléments de continuité dans la trajectoire de Papineau. D'ailleurs, le virage en faveur du modèle américain n'a pas entraîné beaucoup de défections à l'intérieur des rangs du parti. Une transition en douce a été possible pour une raison précise. La création du système américain, entre 1776 et 1787, a été voulue comme un dépassement du système anglais. À l'instar des pères fondateurs américains, Papineau a abondamment puisé à la pensée radicale anglaise, notamment à la tradition des *Commonwealthmen*. Cette tradition politique fournit à Papineau des arguments puissants, qui deviendront ses thèmes de prédilection : la défense de la petite propriété, la condamnation de l'oligarchie et l'adoption du principe électif dans les institutions politiques et civiques.

Notons que ces trois thèmes s'insèrent graduellement dans la pensée du chef patriote. Jusqu'à la fin des années 1820, c'est d'abord la défense du petit propriétaire qui exerce un rôle central. Par exemple, dans les discours d'opposition au projet d'Union de 1822, ce thème occupe une plus grande place que celui de la survie nationale. La naissance du « parti patriote », en 1826, fait apparaître le deuxième thème : la dénonciation de plus en plus violente et sans appel d'une oligarchie dont l'action est grandement préjudiciable aux intérêts du Bas-Canada. Ce thème est là pour longtemps. Car même à la fin des années 1840, les réformes des « faux libéraux », La Fontaine, Morin, Cartier, ne trouvent pas grâce aux yeux de Papineau. Il refusait de placer des bémols à ses diatribes contre les « créatures » et les *placemen* du système colonial. Enfin, le troisième thème est la mesure proposée pour lutter contre l'oligarchie : l'adoption du principe électif pour l'ensemble des institutions politiques et civiques. La « solution élective » est d'abord suggérée de façon prudente, à partir du début des années 1830. Mais l'inflexibilité de la métropole, confirmée par le rapport Durham, ne laisse plus rien espérer du modèle anglais. La généralisation du principe électif devient la seule voie de salut. Ce réalignement américain confirme le rejet du modèle anglais.

Papineau a pourtant joué la carte anglaise jusqu'à son extrême limite. Dès le début de sa carrière politique, il tente de démocratiser le régime politique bas-canadien dans les limites du régime mixte anglais. Les professions de foi à la constitution anglaise sont nombreuses. Il multiplie les analogies avec les autres colonies. La nomination du radical anglais John A. Roebuck, comme agent à Londres, visant à mieux informer le parlement britannique, témoigne d'une volonté de donner une chance au lien impérial. En dépit de cela, en 1836, Papineau découvre avec stupéfaction la collusion des *front benches* au parlement britannique. Il s'aperçoit, amèrement, que les ténors whigs et tories confondus sont indifférents à la cause des libertés politiques bas-canadiennes. La radicalisation républicaine devient inévitable.

Les mots qu'il utilise en 1837 ne laissent pas place à l'équivoque: « le gouvernement anglais est un mauvais gouvernement » et il faut « s'armer pour défendre le système représentatif ». Il aimerait bien conserver sa foi dans la constitution anglaise, mais les Anglais de la mère patrie ne lui donnent pas de raisons d'espérer. Paradoxalement, l'Adresse des Six Comtés rappelle les grandes luttes du peuple anglais. Loin d'être un appel à la sédition, elle est conservatrice dans le bon sens du terme, Papineau proposant d'organiser des comités de vigilance « pour la sûreté, le bon ordre, la protection de la vie et de la propriété ». Cette défense du petit propriétaire contre l'oligarchie et les envahissements de l'État est une constante de sa pensée. Elle traverse son œuvre d'un trait rouge vif.

À l'évidence, le libéralisme de Papineau est d'un genre bien particulier. Il est profondément étranger à ce qu'est devenue cette philosophie politique au XXe siècle. À la lecture de l'anthologie, il est difficile de le voir comme un précurseur du libéralisme des générations suivantes. Celui de Mackenzie King, par exemple, sera résolument moderne, c'est-à-dire favorable à la grande propriété et à l'activisme étatique. Le jeune Laurier fut l'un des derniers héritiers de Papineau. Mais pour réussir et être admis dans la société anglaise, il dut renoncer à cet héritage. Laurier y parviendra, avec lustre, provoquant une mutation radicale du libéralisme.

Avec raison, Lamonde et Larin déplorent l'oubli du grand homme public dans ce pays qui a pourtant adopté la devise « je me souviens ». Mais cette absence de Papineau, cette profonde étrangeté de l'homme à nos esprits modernes, n'est pas le fruit du hasard. Bien avant de disparaître de la mémoire collective, l'homme a d'abord été occulté par les élites intellectuelles et politiques au Canada. Souhaitons que la publication de cette anthologie incite d'autres chercheurs à restituer la pensée de ces libéraux républicains du XIXe siècle, tels Antoine-Aimé Dorion et Edward Blake, laissés dans l'ombre, sans héritiers, par un Dominion qui préférait chérir de plus loyaux sujets de Sa Majesté.

Université McGill STÉPHANE KELLY